

Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

Ont participé à l'élaboration de ce recueil :

M. et Mme BRISSET Louis
M. et Mme DESQUESNES Daniel
M. DUQUESNES Pierre
Mme GROULT Louise
M. LEVAVASSEUR Alexandre
M. LEVERDIER Jean
Mme PAIN Marie

Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

L'agriculture

Il y avait à Flottemanville davantage de grandes exploitations par rapport aux autres communes de la Hague. Les plus importantes s'étendaient sur 300 vergées (60 hectares). Quatre fermes de la commune exploitaient chacune 50 hectares et possédaient 15 vaches, ce qui était beaucoup à l'époque.

Nous étions pratiquement tous agriculteurs en ce temps-là. Même ceux qui travaillaient à l'extérieur exploitaient une petite ferme dont pouvait s'occuper leur femme. Les ouvriers agricoles embauchés dans certaines fermes pouvaient gagner dix francs par jour ce qui représentaient le prix d'un pain de douze livres. Ils aidaient aux grands travaux (moisson, fenaison,...) et aussi à l'entretien des terres.

Le matériel agricole était beaucoup moins évolué qu'aujourd'hui. Pour labourer, on a d'abord utilisé la charrue à rouelle (en bois et fer) jusqu'après la première guerre. Puis est apparu le brabant, charrue réversible, également tirée par des chevaux, qui permettait de faire demi-tour au bout de chaque sillon. Nous semions à la main, munis d'un semoir en toile noué autour du cou, pour transporter la semence.

Lors de la moisson, quand les céréales étaient un peu couchées, nous fauchions à la faucille. Sinon, nous nous servions d'une faucheuse, tirée par des chevaux. Une fois coupées, l'orge et l'avoine séchaient au sol, regroupées en *gavelles* (brassée de céréales non liée). Le blé, lui, était mis en gerbes liées avec du *ran* (carex, sorte de jonc) et disposées en *bonhommes* (4 gerbes debout recouvertes d'une cinquième en guise de toit). Ces *bonhommes* restaient à sécher plusieurs jours. Puis, avant de les rentrer, on orientait vers le vent les gerbes dont les tiges avaient reposées sur le sol pour bien les sécher. Les gerbes étaient ensuite rentrées avec une charrette et laissées à sécher encore trois semaines avant la batterie. La moisson se faisait généralement en août et la batterie en octobre. Jusqu'en 1925-30, on utilisait encore des batteuses à chevaux et des vanneuses à main. A partir des années 30 des entrepreneurs qui passaient dans chaque ferme louaient des batteuses à moteur.

En plus des céréales, nous cultivions des pommes de terre, des panais et de l'herbe pour faire du foin, des cultures essentiellement destinées à la consommation de la ferme. Cependant, on vendait parfois quelques pommes de terre à l'extérieur. La culture de la pomme de terre a pris de l'importance au moment de la guerre car les gens avaient faim.

En juin, c'était la fenaison. L'herbe était fauchée et disposée en *andains* (alignement au sol de foin ou céréales coupées) que l'on devait tourner à la fourche très souvent. Si la pluie menaçait, on formait des *cabots* (petite meule de foin) afin de protéger le fourrage de l'eau. Une fois sec, le foin était bottelé à la main, lié avec des *teurques* (poignée de foin torsadée).

En principe, nous ne faisons pas la même culture dans le même champ plusieurs années de suite. Par exemple, le blé était cultivé sur une ancienne culture de légumes. C'était une rotation constante.

Les vaches

Dans les champs, les vaches étaient *tiérées*, c'est à dire attachées par une patte avant à une chaîne tournant autour d'un clou planté dans le sol. Ainsi, nous économisons l'herbe et pouvions réguler la production laitière. Quatre fois par jour, nous devions les déplacer en prenant garde qu'elles ne puissent pas s'emmêler entre elles. De novembre à mars, les vaches étaient rentrées à l'étable tous les soirs. Le reste de l'année, elles restaient en permanence dehors.

La plupart du temps, les femmes étaient chargées de la traite qui avait lieu trois fois par jour. Les grandes fermes embauchaient souvent une bonne pour ce travail. Le lait était récupéré dans des seaux puis transvasé dans des bidons de vingt litres. Certains utilisaient un chariot avec attelage pour transporter les bidons de lait.

La production de lait était l'activité principale dans les fermes. Cependant, à cette époque, il était rare de faire encore le beurre à la ferme car il fallait alors se rendre une fois par semaine à Cherbourg pour le vendre. Le lait était donc, dans la plupart des cas, confié à la laiterie coopérative de Gréville.

A Flottemanville, un laitier passait tous les matins à partir de 7 heures avec une voiture à chevaux pour emmener le lait à la laiterie de Gréville. Nous déposions nos bidons de vingt litres de lait au bord de la route. Le laitier rapportait le même jour, vers midi, le *petit lait* et du babeurre (liquide provenant du lavage du beurre). A l'approche de la seconde guerre mondiale, les laitiers ont eu des camions.

Ceux qui faisaient encore le beurre utilisaient autrefois de grands bacs en tôle munis d'un robinet au milieu. Le lait y reposait jusqu'au lendemain, puis ils ouvraient doucement le robinet pour évacuer le *petit lait* et garder la crème dans le bac. Plus tard, est apparue l'écécrémeuse fonctionnant sur le principe de la centrifugeuse. Le lait était alors écrémé aussitôt, tous les jours, puis la crème était entreposée dans des *chireunes* (terrine pour al crème) pendant une semaine, en attendant de faire le beurre.

Chaque semaine, la crème était battue dans une baratte que l'on tournait à la main. On pouvait savoir si le beurre prenait au bruit que faisait la crème contre les parois de la baratte. Ceux qui faisaient du beurre pour leur consommation personnelle utilisaient de petites barattes ou bien faisaient le beurre dans un bidon, avec un *turet* (manche en bois)

Il arrivait que le beurre soit raté. On disait alors qu'il était « brûlé ». Souvent, on ne le jetait pas, on le gardait pour soi.

Avant d'être vendu, le beurre était enveloppé dans des feuilles de chou pour lui garder sa fraîcheur. Puis il pouvait être vendu à Cherbourg, aux halles (place Divette). Le surplus, non vendu au marché, était vendu à des grossistes qui revendaient également aux

halles mais les consommateurs préféraient acheter aux producteurs plutôt qu'aux « marchands de beurre » (grossistes).

Les moutons

Il y en avait souvent quelques-uns dans les fermes. Nous vendions les agneaux mais nous en consommions rarement nous-même car cette viande ne pouvait pas se conserver contrairement au porc.

Les cochons

Nous engraissons en moyenne deux cochons par an pour nourrir la famille. Le jour de la tuerie du cochon était une grande fête, surtout pour les enfants. Certains hommes étaient un peu des « spécialistes » pour tuer le cochon. On faisait donc souvent appel à eux.

La veille, il fallait préparer le cochon en le faisant jeûner. Pour le tuer, on le maintenait sur une planche posée, par exemple sur une cuve pour être à hauteur d'homme. Le « tueur » saignait le cochon avec un couteau spécial, en le dirigeant vers le cœur, entre les deux épaules, mais sans les toucher. Si c'était le cas, on disait qu'il avait « épaulé » et, alors, le sang ne coulait pas aussitôt. Un seau placé en dessous permettait de récupérer le sang qu'une femme ou un enfant remuait sans cesse pour éviter qu'il ne coagule.

On brûlait ensuite les poils du cochon. Pour cela, on plaçait une couche de paille de blé dessous et on y mettait le feu. Nous faisons ensuite des *coulènes* (torche de paille) pour atteindre les endroits difficiles. Ensuite, il fallait le nettoyer : près d'un point d'eau, on enlevait tous les poils avec un grattoir ou un couteau. Si les poils n'étaient pas assez brûlés, ils ne s'éliminaient pas bien lors du grattage. Mais, s'ils étaient trop brûlés, la peau ne tenait plus. Il fallait donc brûler le cochon uniformément. Ensuite, on enlevait les ergots en les chauffant et en les tournant.

Ensuite, le cochon était mis sur le dos, les pattes arrières attachées à la planche, pour pouvoir l'ouvrir jusqu'à la poitrine. Quand tout était ouvert, la planche et le cochon étaient mis debout (certains levaient le cochon avant de l'ouvrir). Deux personnes tenaient un tablier dessous pour récupérer l'intérieur.

Il fallait décercler les boudins. Une fois que tous les boyaux étaient sortis, toutes les femmes partaient aussitôt les laver et les couper. Ils étaient ensuite bouillis trois fois, relavés à chaque cuisson, et cuits sur un grill ou dans une poêle.

Le sang était préparé le jour même avec la même quantité de lait que de sang, du sel, du poivre, beaucoup d'oignons, du gras, et cuit au four à pain. Le foie était également mangé le jour même, préparé avec du cidre et des oignons, cuit sur la *tuile* (poêle). Le « tuteur » était remercié avec un morceau du foie.

Le cochon n'était pas dépecé chaud. On attendait le lendemain pour débiter la viande. Le « tuteur » revenait alors avec son couteau spécial.

Les épaules et la poitrine étaient fumées : on les mettait dans le sel pendant trois semaines, puis on les enveloppait dans un linge fin et on les recouvrait d'une *pouque* (toile de jute) avant de les suspendre dans la cheminée pendant trois ou quatre mois d'hiver. Avec la tête, on faisait souvent du pâté. Le reste de la viande était découpé en morceaux et conservé dans du sel, dans des *sinots* (grande terrine).

Les chevaux

Les chevaux étaient notre principal outil de travail car il n'y avait pas de tracteur en ce temps-là. A Flottemanville, certains avaient des « chevaux de sang » qui pouvaient faire le travail de labour. Il s'agissait souvent de juments qui donnaient des poulains que l'on pouvait vendre dans les foires, comme la Saint Michel à Theurthéville-Hague, la foire de Bricquebec, la grande foire de Lessay en septembre, ou encore celle de Brix en octobre. Parfois, on montait nos chevaux à l'occasion de petites courses dans les communes.

Le cidre

A Flottemanville, il y avait suffisamment de pommiers pour faire du cidre. Tout le monde avait son pressoir et faisait son propre cidre.

Les pommes étaient ramassées une fois tombées. Seules les dernières étaient cueillies à la gaule. Il y avait plusieurs variétés, des tendres et des dures qu'il ne fallait pas mélanger : les tendres étaient ramassées et pilées avant les dures. On récoltait des pommes de septembre à janvier.

Pour les broyer, nous utilisions un broyeur à bras ou un manège à chevaux. Puis, nous placions le marc de pommes sur le pressoir, avec entre chaque couche, une couche de *glui* (paille de blé entière) qui permettait l'écoulement du cidre et maintenait l'ensemble. En général, on empilait une dizaine de couches de pommes. Après la première pression, on retaillait les bords du marc, encore gorgés de jus, on les faisait éventuellement tremper dans de l'eau et on les pressait une seconde fois.

La plus grande partie du cidre était mise en tonneaux, très peu en bouteilles.

Le commerce et l'artisanat

Les commerces fixes

Dans la commune, il y avait quatre épiceries dont une boulangerie-épicerie dans le bourg, et l'actuelle épicerie qui existait déjà et qui était aussi un débit.

Dans les épiceries, nous trouvions de tout : du café en grains, des bonbons (caramels, réglisses, sucres d'orge,...) présentés dans des bocaux et vendus au poids, du savon de Marseille, du saindoux, de la lessive sous forme de copeaux de savon ainsi que des sabots de bois, des chaussons en feutre et quelques vêtements. L'épicier vendait aussi du grain, les « issues » (farine de deuxième qualité, son,...) pour nourrir les bêtes.

Deux des épiciers tuaient un cochon par semaine et le vendaient en morceaux le samedi. Nous achetions aussi du beurre que le marchand découpait dans une grosse motte. Par contre, nous achetions plutôt la crème dans les fermes. Nous ne trouvions pas non plus de fruits dans les épiceries, car tout le monde avait un jardin et quelques arbres fruitiers. De plus, nous ne mangions pas beaucoup de fruits à cette époque. Noël était l'unique période de l'année pendant laquelle on trouvait des oranges dans le commerce.

L'épicier faisait aussi du cidre et du calva qui était vendu dans de petites mesures appelées « demoiselles ». Pour acheter du cidre, nous apportions une bouteille et l'épicier nous la remplissait au tonneau.

Dans certaines épiceries, on trouvait aussi du tabac vendu sous forme de paquets pour le tabac gris à rouler. Il y avait aussi des paquets de cigarettes brunes, du tabac à priser et du tabac à chiquer vendu sous forme de « carotte ». C'était du tabac cru, presque juteux. Certains chiqueurs avaient pour habitude de ranger leur « carotte » sous leur casquette quand ils allaient boire un verre. Ils la reprenaient par la suite.

Dans le débit de boissons, nous buvions essentiellement du cidre, servi dans des *moques*, du café pratiquement toujours « arrosé » de calva ajouté directement dans la tasse ou bu en même temps. Le café se buvait rarement nature. Il était préparé pour la journée ou plusieurs jours dans une grande cruche en terre munie d'un cône en fer ou en aluminium et d'un filtre. On versait l'eau bouillante à l'aide d'une louche sur le filtre. Nous mélangions souvent un peu de chicorée au café pour le colorer et aussi parce que cela revenait moins cher. Dans le débit de boissons, les hommes étaient tous assis à une même grande table. Les femmes, elles, n'y allaient jamais ou alors elles venaient juste acheter une petite bouteille de goutte à l'épicerie.

A la boulangerie, nous achetions le pain sous forme de tourtes de douze ou six livres, du biscuit pour mettre dans la soupe, de la brioche, et des gâteaux pour les grandes occasions comme les Rois ou les communions. Beaucoup faisaient encore leur pain chez eux à cette époque. D'autres concluaient un genre de contrat avec le boulanger : c'était « l'échange ». D'abord ils apportaient leur blé à moudre chez le meunier qui redonnait la

farine au boulanger. Ils avaient ensuite droit à du pain pendant un certain temps, selon la quantité de farine qu'ils avaient fournie.

Les artisans

Il y avait deux forgerons : un dans le bourg et un autre sur la route de Vasteville. Leur activité principale était de ferrer les chevaux car il y en avait beaucoup à cette époque. Ils cerclaient aussi les roues des carrioles. Pour cela, il fallait chauffer le cercle, le poser sur la roue en bois et le refroidir aussitôt. Ils réparaient les outils, en fabriquaient parfois des neufs. Il était fréquent que les forgerons, qui avaient de grandes pinces, arrachent les dents des personnes qui souffraient.

Il y avait aussi deux menuisiers dont l'un était charron. Il fabriquait aussi les charpentes des maisons, des charrettes, des brouettes, des barrières, des portes,... Les clients devaient fournir le bois. Ils ne disposaient pas du matériel que l'on connaît actuellement. Pour scier un arbre en longueur afin de faire des planches, il fallait un terrain en pente et deux hommes, un en bas, l'autre en haut, muni d'une « scie de long ». Les menuisiers avaient un atelier mais pouvaient parfois aller travailler chez leur client en transportant leur matériel : la règle d'environ 2 mètres, la « vareloppe » (le rabot), des ciseaux à bois,... Ils étaient alors payés à la journée et étaient nourris le midi.

Un maçon travaillait aussi à Flottemanville. Sa femme tenait une des épiceries.

Une demi-douzaine de couturières allait travailler à domicile à divers travaux de raccommodage. Quand on leur confiait un travail de confection (blouses, pantalons, cotillons, robes pour les enfants, etc...), elles travaillaient alors plutôt chez elles. A l'époque, nous n'allions pas dans les magasins d'habillement pour acheter des vêtements de travail. Nous achetions du tissu au mètre et les faisons faire. Pour les vêtements plus habillés, nous nous rendions spécialement dans les magasins de Cherbourg.

Une repasseuse qui travaillait chez elle s'occupait du linge délicat. Elle faisait, par exemple, le « tuyautage » des *bounettes* (coiffe).

La vie quotidienne

Les maisons

En général, les pièces étaient grandes mais peu nombreuses. Au rez-de-chaussée, il y avait toujours une grande cuisine qui était la pièce principale et parfois, une petite pièce à côté qui servait de débarras.

Dans beaucoup de maisons, le sol était en terre battue, mais c'est à cette époque qu'ont commencé à apparaître les sols en ciment. L'ancien presbytère et quelques anciennes grandes fermes avaient un sol fait de pierres bleues.

Une alcôve fermée par des rideaux meublait souvent la cuisine, ainsi qu'une grande table. D'un côté de la table se trouvait un banc à dossier fixé au mur sous la fenêtre et de l'autre côté un banc normal. Une chaise en bout de table était réservée au chef de famille. Souvent, derrière se trouvait un placard où étaient rangées les denrées alimentaires. Au-dessus de la table, une planche, clouée aux solives, recevait le pain, posé sur des lattes de bois à hauteur d'un adulte. Un vaisselier servait de décoration : on y exposait la belle vaisselle, des *canes* et une *pêl*. La vaisselle de tous les jours était rangée dans la partie basse et fermée. Par contre, les tasses étaient souvent accrochées sur le côté du vaisselier. Près de la fenêtre étaient parfois suspendues des *moques*, accrochées à des clous. Dans la cuisine, il y avait en plus un buffet également pour ranger la vaisselle et une armoire normande pour ranger le linge. En effet, le trousseau des jeunes mariées comprenait souvent 2 ou 3 douzaines de draps brodés, des chemises, des torchons, des serviettes, etc... selon la fortune de la famille.

Pour nous laver, nous utilisons une cuvette posée parfois devant la fenêtre dans le débarras ou un coin isolé. Pour se raser, les hommes accrochaient souvent un petit miroir à la fenêtre et utilisaient un blaireau, du savon, et un grand couteau pliant. Au fond du jardin se trouvaient les toilettes : une petite cabane en bois avec dedans deux planches percées d'un trou. Cependant, dans beaucoup de maisons, cet aménagement n'existait pas et on se contentait des petits coins offerts par la nature.

L'intérieur des maisons était éclairé avec des lampes à pétrole munies d'un abat-jour rond et d'une base en cuivre, souvent suspendues au-dessus de la table. Pour monter dans les chambres, nous utilisons une petite lampe Pigeon. Dans certaines maisons, on se servait encore d'un grasset posé sur la poutre de la cheminée, mais la plupart avait déjà été remplacée par les lampes à pétrole. Pour aller dans les étables la nuit, nous avions des lanternes tempêtes.

L'électricité est arrivée vers 1932 à Flottemanville-Hague. Nous avons alors pu faire installer nos premiers interrupteurs, qui étaient en faïence. Certains la faisaient même installer dans leurs étables. Toutefois, il y avait des résistances : des personnes refusaient l'électricité de peur d'abîmer leurs yeux ou de mettre le feu.

Les maisons étaient chauffées uniquement grâce à la cheminée. Certaines familles avaient en plus un poêle ou une cuisinière en fonte, mais c'était rare. Comme les chambres n'étaient pas chauffées, on réchauffait les lits avec une brique passée près de la cheminée et enveloppée dans un linge ou un journal.

Les tâches ménagères

Tous les jours, nous devions aller chercher l'eau au puits dans le bourg ou bien aux diverses sources du village, par exemple, à la fontaine du hameau es Contes ou à celle de la Satanerie. A l'époque, il y avait de nombreuses sources dans toute la commune. Certains utilisaient un tonneau équipé de roues et tiré par un cheval, qu'ils remplissaient à l'aide d'un seau. L'eau était donc précieuse et n'était pas gaspillée. Par exemple, l'eau utilisée pour laver les légumes pouvaient servir ensuite à laver le sol.

Le samedi était le jour de ménage. Dans certaines maisons, la table et les bancs étaient brossés avec de l'eau de javel et sortis dans la cour pour ensuite pouvoir laver le sol. Quand c'était un sol en ciment, il était lavé à grande eau.

Pour faire la vaisselle, nous avions une bassine galvanisée. Un chaudron plein d'eau chauffait en permanence, accroché à la crémaillère de la cheminée. On frottait la vaisselle avec un chiffon ou une lavette. Quand des plats étaient difficiles à nettoyer, on utilisait en plus de la cendre pour nettoyer. L'eau de vaisselle était ensuite donnée aux cochons.

Il y avait, à l'époque, deux sortes de lessive : la lessive du linge courant, faite toutes les semaines ou tous les quinze jours et la « grande lessive » pour le blanc, qui avait lieu une fois ou deux par an avec les draps.

Pour la lessive courante, une femme passait dans les maisons pour laver le linge dans une lessiveuse. D'abord, elle le savonnait et le brossait au lavoir. Ensuite, elle le mettait à bouillir dans la lessiveuse. D'abord, elle le savonnait et le brossait au lavoir. Ensuite, elle le mettait à bouillir dans la lessiveuse, posée sur le feu. Puis il fallait retourner au lavoir pour rincer le linge.

Le lavoir était l'endroit idéal pour avoir des nouvelles car les femmes s'y retrouvaient et parlaient beaucoup !

Une fois par an, la grande lessive était faite dans une grande cuve en bois. Tout comme le linge courant, les draps étaient d'abord prélevés au lavoir. Puis, ils étaient entassés dans la grande cuve, posée sur un trépied. On ajoutait de la cendre d'algues, du laurier et du lierre pour nettoyer et donner une bonne odeur au linge. Puis, on versait sans cesse de l'eau bouillante par dessus, et qui coulait par un petit trou percé au fond de la cuve. On la récupérait, on la réchauffait et on la versait de nouveau sur le linge, jusqu'à ce que celui-ci soit propre. Une fois rincés, les draps étaient mis à égoutter sur des tréteaux et étalés sur des haies pour sécher.

Les repas

Pour cuisiner, nous avions, dans la cheminée, un grill pendu, une rôtissoire, une crémaillère pour accrocher les marmites et aussi un trépied en fer pour les poser. La cocotte en fonte servait à cuire les volailles, par exemple. La soupe était préparée pour deux ou trois jours dans une marmite en fonte pendue à la crémaillère.

Au petit déjeuner, les hommes mangeaient de la soupe et les femmes buvaient plutôt du café au lait. Nous prenions une collation dans la matinée et une autre dans l'après-midi, constituée de pain tartiné de *grain* ou de beurre, de harengs salés et fumés, etc...

A midi, nous mangions souvent du lard salé et des légumes du jardin. Nous mangions aussi les poules et les lapins que nous élevions, souvent préparés en ragoûts. Le vendredi, jour « maigre », nous mangions surtout des légumes avec parfois un œuf ou du poisson. Tous les soirs, nous prenions de la soupe.

Le dimanche était souvent le seul jour de la semaine où nous mangions de la viande de boucherie, du bœuf, du veau ou de l'agneau.

Quotidiennement, il n'y avait pas de dessert. Par contre, les jours de fêtes, le repas se terminait souvent par du riz au lait cuit dans un plat en terre. Les jours où l'on cuisait le pain, on en profitait pour cuire une brioche ou un gâteau de Savoie dans le four.

La boisson principale était le cidre. Mais le dimanche, certains s'offraient un verre de vin, rouge ou blanc. Dans les grandes occasions, on prenait un verre de vin blanc en guise d'apéritif. Après le repas, nous prenions du café que les hommes et quelques femmes arrosaient de calva.

Pour conserver tous les aliments, nous n'avions pas de réfrigérateur ! Ils étaient donc entreposés dans un endroit frais de la maison, dans un garde-manger en bois, fermé par des portes grillagées.

La médecine

Pour nous soigner, nous faisons très rarement appel au médecin. Nous utilisons donc surtout des remèdes de « bonnes femmes ».

Par exemple, une pommade grasse, appelée « le baumier », préparée avec des bourgeons de peupliers pilés, soignait les furoncles. Des morceaux d'oignons de lys trempés dans de l'alcool servaient à désinfecter les plaies. Pour apaiser les maux de gorge, nous buvions de la tisane de capillaires additionnée de miel ou un mélange de miel et de cidre chaud. Du miel et du calva servaient à soigner le rhume.

Avec de la farine de moutarde, nous préparions des cataplasmes que nous posions chauds sur les côtes du malade, pour soigner les congestions. Ces cataplasmes étaient vendus en pharmacie. Ou alors, on posait des ventouses.

Des feuilles de chou appliquées sur la peau à l'endroit d'une douleur pouvaient calmer l'inflammation. La bave d'escargot était récupérée pour en faire du sirop. Contre les vers, on faisait tremper de l'ail dans du vin ou bien on faisait des colliers avec les gousses.

L'habillement

Enfants, nous portions des galoches avec des semelles de bois, parfois protégées avec des fers. Pour aller à l'école, les garçons avaient des blouses noires à plis, fermées par une ceinture et des culottes courtes. Les filles mettaient des blouses en tissu imprimé de fleurs ou bien brodées.

Été comme hiver, nos grands-père portaient comme sous-vêtements des camisoles tricotées en laine de mouton qui les protégeaient du froid et absorbaient la transpiration. Par-dessus leur chemise, ils portaient une large ceinture en tissu, souvent rouge, qui leur maintenait les reins.

Nos grands-mères étaient habillées en noir, gris et blanc. Elles portaient de grands jupons montés sur une ceinture froncée. Celui du dessous était souvent en laine. Leurs sous-vêtements étaient une culotte fendue, un corset rigide à baleines et fermé par des lacets, et une chemise en grosse toile. Par dessus leur corsage froncé, elles mettaient un tablier plissé blanc. Sur la tête, elles portaient un *bounette* tuyautée.

Les femmes de l'âge de nos mères portaient plutôt des robes avec un tablier ou des blouses.

Elles étaient chaussées avec des sabots en cuir à semelle de bois dans lesquels elles mettaient des chaussons en laine. Pour le dimanche, elles portaient des souliers montants en cuir et à lacets. Pour travailler, les hommes mettaient des sabots tout en bois ou des gros souliers en cuir. Le dimanche, ils chaussaient des bottillons en cuir. Sur la tête, ils portaient souvent une casquette. Le dimanche, les hommes de famille aisée avaient souvent un chapeau melon assorti à leur complet de couleur foncée.

Les jours de fête, on sortait nos plus beaux vêtements. Les jeunes filles en profitaient pour montrer leur chapeau à plumes, à fleurs ou à fruits. Les femmes arboraient les quelques bijoux qu'elles possédaient : de longs sautoirs en or avec une croix ou une montre en pendentif, des bagues et des boucles d'oreilles. Les hommes avaient des montres à gousset avec une chaîne en or ou en argent.

Un dicton, traduit du patois, disait :

« A Pâques, tout passe.

A la Quasimodo, tout passe encore.

A la Pentecôte, il faut être beau quoiqu'il en coûte. »

L'école

L'école des garçons était située sur la route de la Croix Rouge où se trouve l'école actuelle. Puis, après la seconde guerre, elle a été transférée au premier étage de la mairie actuelle. L'instituteur s'occupait alors du secrétariat de mairie.

L'école des filles était à côté de la mairie dans le bâtiment qui fait angle avec la route repartant vers Beaumont. Ce bâtiment est devenu le logement du palefrenier, puis la mairie pendant quelque temps. Le logement de l'institutrice était à l'emplacement du gîte rural actuel, à gauche de la mairie.

Chaque école accueillait une quarantaine d'élèves dans une classe unique.

Dans la classe, nous étions assis par deux à des pupitres en bois inclinés et munis d'un trou pour placer l'encrier et d'un creux pour poser la plume. Sous notre table, un casier nous permettait de ranger nos affaires. Au fond de la salle se trouvaient deux tables plus longues pour quatre élèves chacune.

Nous avions des cahiers, des crayons, des plumes, des ardoises, fournis par la commune. Les livres nous étaient prêtés pour l'année scolaire. Pour chaque matière étudiée, nous en avions un que nous devions recouvrir et dont nous devions prendre soin. A la fin de l'année scolaire, nous rendions tous nos livres qui étaient réutilisés par un autre élève l'année suivante. Nous transportions nos affaires dans un petit cartable ou un sac en toile.

Derrière le bureau du maître se trouvaient un tableau noir fixé au mur et un autre pivotant sur pied. Quelques placards abritaient des cahiers, des livres et autres fournitures. Des cartes géographiques de France et d'Europe étaient accrochées au mur. Une mappemonde trônait sur le bureau du maître mais n'était pas souvent utilisée.

Un gros poêle placé dans un coin chauffait la salle en hiver. L'élève qui arrivait le premier était chargé de l'allumer.

Les élèves

Nous commençons l'école à 6 ans. Jusqu'à cet âge, nous n'avions parlé que le patois. C'était donc parfois difficile pour nous de parler français à l'école car, dans nos familles, tout le monde parlait patois. Nous étions cependant obligés de parler français à l'école sauf dans la cour de récréation où le patois était toléré. En classe, quand un élève laissait échapper un mot de patois, cela amusait les autres. Mais s'il parlait trop bien français, il était souvent perçu comme un prétentieux.

Le midi, en général, nous rentrions manger chez nous, mais ceux qui habitaient trop loin pouvaient apporter leurs repas pour manger à l'école soit sous le préau, soit dans la classe en hiver. Ils pouvaient aussi manger au débit de boisson du village qui les accueillait.

Le mardi et le jeudi, entre 11 heures et midi, après l'école, nous allions pratiquement tous au catéchisme qui était enseigné par le curé le jeudi et par la fille de l'épicier qui le remplaçait le mardi. Tous les matins, avant l'école, le curé célébrait une messe à laquelle devait assister les enfants de chœur, appelés aussi « servants de messe ».

En classe, la discipline était stricte. Nous devons être polis et saluer le maître qui, à cette époque, nous vouvoyait. Le matin, il vérifiait parfois si nous avions les mains propres en arrivant en cours. Quand nous étions punis, nous ne nous plaignions pas à nos parents car ceux-ci nous auraient puni à leur tour. Les élèves turbulents étaient mis au coin et quand la faute commise était grave, ils devaient parfois se mettre à genoux.

Nous nous entendions tous bien mais, dans la cour de récréation, nous nous regroupions par affinités. On pouvait remarquer les différences sociales à l'habillement des enfants, mais nous n'y faisons pas attention. Pendant les vingt minutes de récréation, nous, les filles, nous jouions à la corde, à la balle, à la marelle ou encore à la ronde. Ou alors, nous mimions des scènes de la vie quotidienne en jouant au Papa et à la Maman. Nous, les garçons, nous jouions plutôt à chat perché, à saute-mouton ou à courir. Souvent, le maître jouait avec nous au ballon dans la cour ou dans un champ.

Les instituteurs

Durant cette période, plusieurs instituteurs se sont succédés à Flottemanville. Il y eut Monsieur et Madame Levillandier qui étaient un couple d'instituteurs. L'homme s'occupait des garçons et la femme des filles. Puis il y eut Monsieur Sciard qui aimait beaucoup la musique et qui nous apprenait le solfège. Ainsi, quelques élèves ont continué la musique et joué parfois à l'église. Ensuite, Monsieur Lescète est arrivé et Monsieur Augure qui était un très bon secrétaire de mairie.

Une journée de classe

Les cours se déroulaient à 8 heures jusqu'à 11 heures, puis reprenaient à 13h30 jusqu'à 16h30 (heure solaire), du lundi au samedi inclus. Le jeudi était notre jour de repos hebdomadaire.

Les grandes vacances commençaient le 14 juillet et duraient jusqu'au mois de septembre. Nous avions une semaine de congé entre Noël et le Jour de l'An, ainsi que pendant la Semaine Sainte. En plus, il y avait quelques jours fériés comme Pentecôte et l'Ascension. Pour Mardi-Gras, il y avait aussi quelques jours accordés.

Tous les matins en arrivant, nous avions une leçon de morale. Le maître écrivait au tableau une phrase résumant une règle de bonne conduite. Il la commentait et nous devons la recopier sur notre cahier. Le thème pouvait être, par exemple, l'honnêteté ou la politesse.

En géographie, nous devons apprendre par cœur tous les départements français, leur préfecture et sous-préfecture, les fleuves et leurs affluents, les reliefs, etc... On étudiait

aussi les autres pays d'Europe. En Histoire, on apprenait les dates et les événements par cœur.

Il y avait aussi des cours de calcul, de lecture, d'instruction civique, des récitations, etc...

En sciences, nous faisons des expériences chimiques et des études de plantes et d'insectes. Parfois, nous devons apporter à l'école des feuilles d'arbre pour les étudier. Dans un bocal avec du coton, on faisait pousser des haricots.

En travaux pratiques, les filles apprenaient la couture et le dessin. Les garçons faisaient surtout du dessin. Une fois par semaine, nous avions des cours de chant.

De temps en temps, il y avait des cours de gymnastique qui consistaient à faire de petits mouvements et des respirations.

Chacune de nous avait un cahier du jour pour les exercices et les dictées. Le soir, nous ne ramenions chez nous que le cahier de brouillon et les livres nécessaires aux leçons du jour. Chaque matin, l'instituteur en interrogeait quelques-uns sur la leçon de la veille. De plus, nous faisons une dictée au moins une fois par semaine, suivie de questions et analyses des mots du texte. Il y avait aussi des dictées préparées dont nous avons préalablement lu et étudié le texte. Après la correction de la dictée, nous devons recopier les mots que l'on avait mal orthographiés.

Tous les mois, nous rédigeons une composition sur notre cahier mensuel. Ce cahier était ramassé par l'instituteur. Nous ne le gardions pas dans notre casier.

Nous recevions des notes sur dix, avec des appréciations dans la marge des cahiers que nous devons montrer et faire signer à nos parents chaque trimestre. Un classement était établi selon nos notes et, notre classement déterminait la place à laquelle on s'asseyait dans la classe. Les premiers se mettaient au premier rang.

Notre institutrice nous faisait parfois travailler individuellement si l'on avait des difficultés. Elle nous gardait pendant la récréation ou après les cours.

A l'école des garçons comme à celle des filles, le maître s'occupait de tous les niveaux scolaires en même temps. Il donnait des exercices aux uns pendant qu'il enseignait une leçon aux autres. Les élèves du Cours Supérieur aidaient les plus jeunes à lire quand ils avaient eux-même terminé leur exercice.

A l'âge de douze ans environ, nous passions le Certificat d'Etudes, qui était le diplôme le plus important pour nous, à l'époque. L'instituteur décidait de présenter à l'examen les élèves ayant une bonne moyenne. Au cours de l'année, il nous motivait pour que l'on ait de bonnes notes. Ceux qui avaient une moyenne trop juste, redoublaient leur année pour pouvoir être présentés l'année suivante. La réussite des élèves au Certificat faisait la fierté de l'instituteur. Mais, pendant longtemps, l'instituteur de l'école des garçons ne s'est pas occupé du niveau scolaire de ses élèves car il était très pris par le secrétariat de mairie.

Le jour de l'examen, tous les candidats se rassemblaient au chef-lieu de canton, à Beaumont. Le jury était présidé par l'inspecteur primaire de l'arrondissement. Nous étions évalués sur toutes les matières y compris le chant, la poésie ou les travaux pratiques. Nous connaissions nos résultats le jour même. Les meilleurs recevaient une mention. Le diplôme nous était remis plus tard par le maître d'école. Le meilleur élève du canton avait un article dans le journal et recevait une somme d'argent. La commune de Flottemanville offrait une encyclopédie de couture aux filles ayant obtenu l'examen. Un livret de Caisse d'Epargne était parfois offert aux élèves reçus.

Ceux qui n'avaient pas obtenu leur Certificat d'Etudes avaient la possibilité de prendre des cours d'adultes avec Monsieur Augure afin d'améliorer leur niveau. Certains ont ainsi pu passer le Certificat plus tard, ce qui leur a permis de trouver du travail plus facilement.

La majorité d'entre nous a commencé à travailler juste après le Certificat dans les fermes de nos parents ou dans d'autres exploitations, en tant qu'ouvriers agricoles. Ceux qui n'ont pas continué le travail de la terre sont allés travailler à l'Arsenal. Pour cela, ils devaient passer par l'école des moussettes auparavant. D'autres ont été embauchés dans l'entreprise « Simon » qui fabriquait des outils et du matériel agricole. A l'époque, il était très rare de continuer ses études après l'âge de douze ans. Pour les filles, l'avenir était également tracé : elles attendaient de se marier et s'occupaient ensuite de leur foyer, ou alors, elles partaient travailler comme bonnes.

L'Ecole Pratique, sur les Quais à Cherbourg, était une école technique pour apprendre un métier. Certains y passaient le Certificat d'Aptitude Professionnelle. Les filles pouvaient, par exemple, y préparer un C.A.P. de secrétaire.

Un garçon de Flottemanville de cette époque a étudié à l'Ecole Normale pour devenir instituteur et a travaillé à Paris après avoir enseigné à Cherbourg. Plus tard, il a été mobilisé dans l'armée.

Les loisirs et fêtes

Les jeux et jouets

Les jouets étaient rares à l'époque. Les plus courants étaient la toupie ou la poupée pour les filles. Il existait certaines poupées en carton déjà habillées et aussi de belles poupées.

Nous fabriquions parfois nos propres jouets, par exemple des chariots avec des boîtes de conserve ou encore des *canepétouses*. Pour cela, on utilisait un bâton de sycomore ou de *seu* (sureau). On l'évidait de sa moelle avec une tige de bois ou de fer, ce qui donnait un cylindre. Puis, on choisissait un autre bout de bois bien droit, du même diamètre, muni d'un embout. On confectionnait des boulettes de papier mâché et on en introduisait une dans le cylindre. Puis, on la poussait avec le bout de bois. L'air était tellement comprimé que la petite « balle » finissait par être projetée en faisant un bruit de pétard.

Au printemps, nous faisons aussi des sifflets avec du coudrier. Pour cela, il fallait décoller précautionneusement la fine écorce d'un bout de bois en prenant garde de ne pas l'abîmer, découper l'extrémité en biseaux et pratiquer une petite ouverture un peu en dessous. Cela donnait un très bon sifflet qui faisait un son continu.

Dans la commune, nous ne nous réunissions pas pour jouer en commun. Garçons et filles se fréquentaient peu. Les garçons s'amusaient avec une brouette ou jouaient au cheval : un enfant était attelé comme un cheval, avec des ficelles et les autres jouaient au cavalier. Beaucoup jouaient aussi aux quilles ou à saute-mouton, ce qui était assez dangereux. Quelques jeunes garçons s'amusaient à casser avec des cailloux les isolateurs en verre qui se situaient dans le haut des poteaux électriques. Les filles jouaient plutôt à la *gatte*, à la corde ou à la balle.

Les loisirs

La pratique du vélo était encore assez rare. Nous avons rarement une bicyclette avant de passer le certificat d'études. Les adultes roulaient peu à vélo, mis à part les quelques ouvriers de l' Arsenal qui habitaient la commune et qui se rendaient ainsi tous les jours à leur travail.

Pendant les vacances scolaires, nous restions à la ferme ou allions parfois passer quelques jours chez des personnes de la famille. Le dimanche, la messe et les vêpres occupaient une partie de la journée. C'était une occasion de rencontre pour les habitants de la commune. Parfois, l'après-midi, nous allions ramasser des châtaignes au Bois du Mont du Roc, ce qui constituait un moyen de faire connaissance entre garçons et filles. Nous cuisions les châtaignes dans la cendre ou à l'eau.

De même, tous les ans, le pèlerinage du Bienheureux Thomas était une sortie appréciée. Beaucoup en profitaient pour se promener en famille.

Il était rare d'aller à Cherbourg, sauf pour les personnes qui allaient y vendre les produits de leur ferme (petits cochons, veaux, beurre, œufs...). Elles s'y rendaient en carriole le jeudi matin et revenaient le soir. Beaucoup mangeaient sur place le midi. Parfois, les enfants étaient du voyage. Les relations entre Cherbourg et Flottemanville étaient importantes au niveau commercial. On disait que Flottemanville nourrissait les habitants de Cherbourg, surtout en lait et en viande.

Ceux qui n'allaient pas au marché toutes les semaines se rendaient rarement en ville. Ils allaient seulement y faire des achats (chaussures, vêtements...). D'une manière générale, nous voyagions très peu à l'époque. La plupart des hommes ne partaient de leur commune qu'à l'occasion de leur service militaire.

La pratique du sport était rare avant guerre. Néanmoins, quelques jeunes garçons jouaient au football dans les *clos*. Malgré la réputation de Flottemanville en matière d'élevage de chevaux, l'équitation était un sport peu répandu à l'époque. Quelques cavaliers montaient sur des chevaux de trait pour aller les conduire aux champs. Certains montaient sans selle, à même le cheval.

Nous n'habitons pas très loin de la mer, mais nous ne nous baignions jamais. Cependant, après la corvée du foin, beaucoup allaient sur la côte pour pêcher des *goufiques* (ormeau). Cette promenade était un peu une récompense pour le travail accompli. Certains faisaient toutes les grandes marées.

Il y eut, à l'école de Flottemanville, un maître d'école qui aimait beaucoup la musique et qui nous a initié à ce loisir. Par ailleurs, trois hommes de la commune étaient musiciens et ont pu animer certaines messes, à l'église, en accompagnant les chantres. Ils jouaient du baryton et du piston. Un autre jouait de l'accordéon, mais pas en public. Ils n'avaient jamais appris la musique.

Le principal loisir des adultes de cette époque était d'aller à la foire. C'était une occasion de rencontres.

Le soir, les hommes lisaient le journal et les femmes raccommodaient. Les grands-parents nous racontaient souvent des histoires dont certaines étaient inspirées du livre « Le tour de France par deux enfants » qui nous faisaient découvrir les traditions de toutes les régions françaises. Ils racontaient aussi parfois des légendes comme celle de la Dame de Percy. Certaines s'inspiraient d'histoires de *chorchis* (sorcier) ou de gens qui se déguisaient en chiens.

Les veillées ne se faisaient déjà plus à cette époque et les invitations entre voisins ne se faisaient pas encore. C'était donc une période assez creuse en ce qui concerne les relations entre personnes.

La radio est apparue peu avant la guerre. Néanmoins, il était rare de se réunir entre voisins pour l'écouter.

Il semblerait que les chefs de famille de la génération précédente aient eu davantage de temps libre que ceux des années 20 et 30 car ils disposaient de beaucoup de personnel et se contentaient souvent de donner des ordres. Ils étaient parfois très durs avec les employés et leurs propres enfants.

Les fêtes et animations

Lors de la fête communale, la Saint Pierre, nous invitions notre famille. Plus anciennement, quelques animations étaient organisées. On sortait un tonneau de cidre dans la rue et on en vendait des verres. Lors de cette fête, les habitants d'Hainneville et de Flottemanville s'affrontaient lors de combats de coqs et, plus tard dans la soirée, cela finissait parfois en bagarres. Des marchands de brioches et de *chimenets* faisaient des affaires ce jour là. Quelques animations comme les « pots mystérieux » avaient lieu également.

Anciennement, Flottemanville s'appelait Saint-Pierre-des-Bois car l'environnement était très boisé. Le bourg actuel s'appelait « les Camps » car, pendant la Révolution, c'était l'emplacement d'un camp militaire.

Pendant la guerre, des séances récréatives furent organisées par les jeunes de la commune au profit des prisonniers.

Quelques cirques sont parfois venus dans la commune. Par ailleurs, l'abbé Baudry projetait de petits films dans le grenier du presbytère, dans le cadre du catéchisme.

Les batteries, qui étaient une corvée, étaient aussi l'occasion de faire la fête pour les hommes. Après leur journée de labeur, ils se réunissaient autour d'un repas bien arrosé et très animé par des chansons. Le menu était souvent composé de ragoût. Parfois, les convives n'avaient pas d'assiette et mangeaient à même le plat. Certains hommes chantaient très bien des chansons telles que « le Crédo du Paysan » ou quelquefois des chansons locales en patois. Souvent, les chanteurs chantaient seuls « leur » chanson. On reprenait le refrain tous en chœur. Le lendemain matin, le réveil était difficile car il fallait se remettre au travail et la période de batteries durait plusieurs semaines.

Noël était fêté simplement, en famille. La veille au soir, nous allions à pied à la messe de Minuit. Le lendemain matin, nous trouvions dans nos souliers un sucre d'orge et une orange que nous avait apporté le petit Jésus. Certains avaient un petit jouet en plus.

Le jour de l'An était uniquement une fête familiale. La famille se réunissait lors du repas du midi et on allait souvent les uns chez les autres pour se souhaiter la bonne année. Il était de tradition que les familles nombreuses et modestes de la commune passent dans les maisons pour présenter leurs vœux et recueillir ainsi un peu d'argent. La mère de famille venait avec tous ses enfants en disant « boujou bonnes gens, on vous souhaite une bonne anno ». On leur donnait de l'argent ou quelque chose à manger.

Les Rois étaient une fête appréciée surtout par les employés de ferme car c'était, avec le jour de la *louerie*, leur seul jour de congé. Ils s'absentaient donc pendant deux jours pour se rendre dans leur famille afin de « fêter les Rois ».

Le jour du 1^{er} avril, on jouait parfois des tours. On demandait, par exemple, à un commis d'aller chercher la corde à tourner le vent (qui, évidemment, n'existait pas).

A Pâques, dans la nuit du samedi au dimanche, les « chanteurs de la Résurrection » composés de jeunes de la commune, passaient par les maisons et chantaient ce refrain « Réveillez-vous, cœurs endormis... » et si les habitants ne donnaient rien, ils continuaient ainsi :

« Dormez, dormez vilains ingrats
Qu'la peau du cul vous colle aux draps !
Je vois par le trou de la serrure
Votre maison remplie d'ordure... »

L'objectif de ces chanteurs était de réveiller les occupants des maisons, de les faire ouvrir leur fenêtre et d'obtenir des œufs. Certains revenaient ainsi avec plusieurs douzaines d'œufs.

Les mariages étaient des fêtes importantes. Comme la cérémonie se déroulait le matin, il fallait préparer deux repas : celui du midi et celui du soir. L'après-midi, toute la noce allait se promener en carriole. Un peu avant la guerre, on a commencé à pouvoir louer un car pour cela. Il était de tradition que des groupes de jeunes tirent des coups de fusil pendant le repas du soir, et cela durant une bonne partie de la nuit. Cette pratique a été interdite par la suite car un accident était toujours possible.

Les menus des repas de mariage étaient très copieux. Ils étaient composés de plusieurs plats de viande. En entrée, on mangeait par exemple des cornets de jambon, puis un ragoût de veau, un agneau et en dessert, du riz au lait. Comme il n'y avait pas de salle communale à cette époque, les familles utilisaient souvent leur étable ou leur grange pour accueillir les convives. Pour cela, on tendait des draps le long des murs et parfois au plafond. On décorait de fleurs et on repeignait les portes.

Le soir, on chantait beaucoup, mais on ne dansait pas car il n'y avait pas de musique et personne ne savait danser.

Les communions étaient des fêtes presque aussi importantes, par contre les baptêmes se fêtaient très peu. Personne ne fêtait son anniversaire à cette époque.

La religion

Les fêtes religieuses

La fête patronale était la Saint Sébastien (le 20 janvier) qui était plus importante que la Saint Pierre. Ce jour-là, nous invitations notre famille, et tout le monde se rendait à la messe, dans l'église, bien fleurie pour l'occasion, puis aux vêpres. Une dizaine de curés venus d'autres paroisses, étaient présents ainsi que, parfois, des missionnaires de Coutances. Il y avait davantage de chantres qu'à l'habitude. A la fin de la messe, le sermon évoquait souvent Saint Sébastien. La personne qui était chargée de la décoration faisait la quête. C'était un honneur pour elle. Le midi, tous les prêtres mangeaient ensemble au presbytère. Nous participions à l'organisation du repas en apportant divers produits de notre ferme. Ce repas étant bien arrosé, les vêpres de l'après-midi étaient chantées avec beaucoup de ferveur !

La fête de Pâques était marquée par la Semaine Sainte pendant laquelle on faisait abstinence. Le Jeudi Saint, les statues de l'église étaient recouvertes, les autels étaient déshabillés et les cloches s'arrêtaient et cela, jusqu'au dimanche suivant, le dimanche de Pâques. Pendant le carême, tous les vendredis soirs, un chemin de croix était organisé. Le prêtre et ses enfants de chœur dont le plus grand portait la croix, marchaient dans l'église en procession, en s'arrêtant aux stations du chemin de croix. Nous restions à notre place dans l'église, debout, assis ou à genoux selon le moment. A chaque station, le prêtre lisait un texte décrivant la station concernée et chantait un cantique. On chantait le *sabat mater* entre chaque station.

Tout le monde communiait le dimanche de Pâques après s'être confessé.

Le mois de Mai était le Mois de Marie, c'est à dire en l'honneur de la sainte Vierge. Les jeunes se rendaient alors à l'église pour réciter un chapelet.

Les rogations avaient comme but d'obtenir un temps favorable aux récoltes. Une procession partait de l'église à cinq heures du matin. Parfois, elle se rendait jusqu'à Tonneville, en passant à travers champs. Ceux qui se rendaient aux rogations étaient les plus pratiquants.

La fête-Dieu était une fête très importante à cette époque. Une procession partait de l'église pendant les vêpres et se rendait jusqu'à la croix de Saussey où il y avait un reposoir. L'année suivante, la procession allait jusqu'au Hameau es Contes. Un reposoir était une imitation d'autel construit par les habitants du hameau. Des draps tendus ornaient les côtés de la route et des digitales étaient disposées par terre, en forme de soleil. Des cruches en cuivre, remplies de fleurs, embellissaient les abords du reposoir. Les petites filles, habillées de blanc, jetaient des pétales de roses au moment de l'élévation de l'ostensoir.

En tête de procession se trouvait la croix, suivie par les hommes dont certains brandissaient une bannière. Ensuite, le curé, qui tenait l'ostensoir marchait sous un dais,

porté par quatre hommes. Les enfants de chœur entouraient le clergé. Quant aux femmes, elles fermaient la marche. L'une d'elle portait la bannière des femmes qui représentait la Sainte Vierge. On chantait des cantiques tout au long de la route.

Après la procession, on se retrouvait à l'église pour terminer l'office et chanter les complies, intégralement en latin. Lors de cette fête, nous revêtions nos plus beaux vêtements.

Le jour de l'Assomption, le 15 août, il y avait une messe, suivie de vêpres l'après-midi, comme un dimanche.

La veille de la Toussaint, le glas sonnait pendant toute la soirée, ce qui donnait une atmosphère un peu lugubre. La famille des personnes enterrées dans le cimetière de la commune se rendait à la messe de Flottemanville ce jour-là.

A Noël, il y avait beaucoup de monde à la messe de Minuit qui commençait par « Minuit Chrétien ».

Les missions étaient destinées à renforcer la foi des fidèles. Pour cela, des missionnaires franciscains venaient dans la commune pendant deux semaines. Ces missionnaires étaient très autoritaires et savaient convaincre les gens.

La pratique religieuse

La grande majorité d'entre nous pratiquait régulièrement. Les non-pratiquants n'étaient pas mal vus pour autant. Généralement, les femmes étaient plus assidues que les hommes.

Tous les dimanches, nous allions à la messe. Nous nous asseyions sur des bancs que nous avons réservés à l'année, moyennant une certaine somme d'argent. Hommes et femmes ne s'asseyaient pas ensemble. Les hommes se plaçaient dans le chœur et la chapelle, tandis que les femmes s'asseyaient dans les bancs. La messe se faisait en latin et le curé tournait le dos à l'assistance. A la sortie de la messe, les femmes se regroupaient pour discuter pendant que les hommes allaient boire un verre au café.

Pour pouvoir communier, nous devions obligatoirement nous confesser avant. La plupart des hommes ne communiaient qu'à Pâques car il fallait communier au moins une fois par an. Les femmes communiaient plus souvent que les hommes. Elles se confessaient donc plus fréquemment, à Noël et à la Toussaint, par exemple. Les enfants devaient se confesser aussi.

Beaucoup de personnes faisaient abstinence le vendredi en évitant de manger de la viande.

Le prêtre qui résidait à Flottemanville s'occupait aussi de Tonneville qui n'avait déjà plus de curé à cette époque.

La Jeunesse Agricole Catholique existait déjà un peu avant la deuxième guerre. Après guerre, la JAC a pris de l'essor et a fortement influencé l'évolution du monde agricole.

Les cérémonies religieuses

Le baptême était très simple à cette époque car il suivait la naissance de quelques jours seulement. La mère n'assistait donc pas au baptême de son enfant. On invitait la famille proche à manger. Il était de tradition que les invités jettent des dragées aux enfants à la sortie de l'église, ce qui occasionnait des bagarres. On habillait les bébés d'une robe de baptême blanche.

Les baptêmes se déroulaient très tôt après la naissance car on craignait que le bébé ne meure sans avoir été baptisé. Dans ce cas, l'enfant n'était pas enterré religieusement. Si le temps pressait à cause de la faiblesse du nouveau-né, on pouvait pratiquer un ondolement qui était une sorte de baptême simplifié. Il était aussi possible de baptiser son propre enfant s'il était en mauvaise santé, sans l'intervention du prêtre.

Pour pouvoir faire notre communion, nous devions obligatoirement nous rendre au catéchisme et à la messe régulièrement.

Le jour de la cérémonie, les filles portaient une robe de communiant blanche, ornée d'une aumônière et un voile sur la tête. Les garçons, eux, revêtaient un complet et arboraient un brassard blanc. Nous portions un cierge payé par notre parrain. Ainsi, la taille et la beauté dépendaient de la fortune de la famille.

Le matin, nous entrions dans l'église en procession, suivis de nos parrains et marraines qui portaient le cierge. Nous devions réciter un acte devant l'assistance ce qui était toujours très impressionnant pour nous ! Le curé attribuait à chacun l'acte à réciter selon les notes obtenues lors de l'examen. En effet, peu avant la cérémonie avait lieu un examen oral qui déterminait l'ordre des communiants.

L'après-midi, une procession se déroulait dans le cimetière, pendant les vêpres. Parfois, la procession se rendait jusqu'à la croix du Saussey où certains communiants récitaient l'acte à la Croix.

Les mariages de l'époque ne concernaient que la famille des mariés. Les amis n'étaient pas invités. La robe blanche était symbolique et représentait la pureté de la mariée. Il n'était, en effet, pas question pour une femme ayant des enfants de se marier en blanc. Dans ce cas, elle se mariait en noir. A cette époque, la cérémonie était plus solennelle car les gens étaient très respectueux.

Lorsqu'une personne mourrait chez elle, la famille appelait le curé pour qu'il vienne donner les derniers sacrements. Il venait alors à pied, accompagné des enfants de chœur.

Mais, le plus souvent, le curé était prévenu avant la mort du malade de façon à l'« administrer ».

L'enterrement se déroulait environ trois jours après le décès. Pendant ce laps de temps, le mort était gardé nuit et jour par des personnes de connaissance, qui passaient le temps en discutant. Le jour de l'enterrement, le cercueil était transporté jusqu'à l'église à bras d'hommes, la famille suivant derrière à pied, en cortège. Les amis et connaissances se joignaient au cortège tout au long de la route. Un peu après guerre, une carriole a servi de corbillard.

Les enterrements étaient très tristes et très solennels. La famille proche était habillée en noir. Les femmes pouvaient porter le deuil pendant un an. L'église était ornée de tentures noires, à chaque pilier et devant des vitraux. Mais ces décorations différaient selon les classes d'enterrement. Les enterrements de première classe, qui étaient les plus chers, bénéficiaient de nombreux ornements et de la participation d'autres prêtres venus d'autres communes pour l'occasion. Il y avait aussi des enterrements de deuxième et de troisième classe. Après et même parfois pendant la cérémonie, les hommes se retrouvaient autour d'un verre de café.

Les tombes étaient beaucoup plus simples qu'aujourd'hui. Beaucoup d'entre elles étaient de simples tertres. Les caveaux n'existaient pas à cette époque, la majorité des cercueils étant placés directement en terre.

Les croyances et superstitions

Changer de chemise un vendredi portait malheur, selon certaines personnes. De même, il ne fallait pas remettre à l'endroit un vêtement enfilé à l'envers le matin.

Les endroits isolés étaient parfois « hantés » par des personnes qui y déposaient des betteraves creusées et éclairées de l'intérieur par une bougie.

La guerre

La première guerre mondiale

Dans les années 20 et 30, les souvenirs de la guerre de 14-18 étaient un sujet de conversation très présent. Quand les anciens combattants se retrouvaient lors de repas de famille ou de batteries, ils passaient des heures à parler de leur expérience de soldat. Cependant, nombre d'entre eux n'ont jamais raconté leurs souvenirs car ils sont revenus de la guerre traumatisés.

Pratiquement tous les jeunes de Flottemanville étaient partis à cette guerre et 25 d'entre eux n'en sont jamais revenus. C'était énorme pour une petite commune.

Les cérémonies du 11 novembre réunissaient les anciens combattants et, enfants, nous nous y rendions alors avec l'école pour chanter « la Marseillaise ». Nous apportions chacun un petit bouquet de fleurs que nous déposions au pied du monument aux Morts.

La deuxième guerre mondiale

La déclaration

En 1938, on parlait déjà de la guerre, mais personne ne pensait qu'elle serait déclarée si brusquement. Cependant, l'aurore boréale qui eut lieu le 25 janvier 1938 était pour beaucoup un présage de guerre. Certains matricules avaient déjà été rappelés un mois avant la Déclaration.

Le jour de la Déclaration de guerre, le 2 septembre 1939, était un triste jour. Le temps orageux reflétait un peu l'état d'esprit du moment. Les familles ont dû préparer le départ d'un fils, d'un père ou d'un frère. Les hommes qui avaient fait leur service militaire savaient grâce à leur livret militaire où et quand ils devaient partir. Les gendarmes ont aussi distribué des convocations personnelles. De plus, nous étions informés des instructions à suivre grâce aux affiches placardées sur les murs.

Tous les hommes en service actif sont partis aussitôt. Les hommes un peu plus âgés, eux, ne sont partis que plus tard et sont, pour la plupart, revenus sans avoir combattu. Les pères de quatre enfants ou plus n'étaient pas mobilisables. La plupart des hommes de Flottemanville ont rejoint Cherbourg mais seuls deux régiments d'infanterie sont partis de Cherbourg pour aller au front. Les soldats étaient très mal équipés, le matériel était en mauvais état et il n'y avait pas assez de place pour loger les hommes. Des chevaux ont été réquisitionnés par l'armée française parmi les agriculteurs. Nous devions aller les présenter à Beaumont. Cependant, le moral des troupes était bon au début car tout le monde était persuadé que la guerre ne durerait pas.

En 39 et 40, les hommes qui n'étaient pas mobilisables participaient à la défense passive. Sous la responsabilité du maire, ils faisaient des rondes dans la commune, armés de leur propre fusil de chasse. Ils étaient chargés de surveiller les alentours afin d'empêcher l'atterrissage éventuel de parachutistes allemands.

Les informations arrivaient au compte-gouttes. Nous nous tenions informés par la presse, par exemple le Réveil qui ne paraissait que deux fois par semaine. D'autres lisaient le quotidien Cherbourg-Eclair. C'était à ce moment-là, la « drôle de guerre ». On lisait dans les journaux qu'il n'y avait « rien à signaler » ou s'il se passait quelque chose, c'était toujours favorable aux français.

La défaite française :

Lors de l'offensive allemande, en juin 40, nous avons reçu l'ordre d'empêcher la progression des troupes ennemies. Beaucoup ont donc abattu des arbres ou dressé des barricades de fortune en travers des routes.

Les rumeurs concernant les Allemands allaient bon train. On disait qu'ils violaient les femmes.

Le 19 juin, les Allemands sont entrés dans Flottemanville par le Saussey, sans rencontrer de résistance. Les premiers étaient des SS qui circulaient à moto. Ceux-là n'ont fait que passer et ont été remplacés par l'armée d'occupation.

Sur la lande se trouvait une batterie de DCA française, tenue par des réservistes. Ils n'ont pas résisté et sont repartis chez eux. Les Allemands ont investi beaucoup de maisons. La kommandantur s'est installée dans le presbytère, vide car le curé était parti à la guerre.

L'Occupation

Nous avons peur et nous nous méfions des Allemands au début. Cependant, nos relations n'ont pas été conflictuelles en générale, car il y avait beaucoup de discipline dans l'armée allemande. Cette période fut très dure pour les anciens combattants qui trouvaient cette situation humiliante.

Dès le début de l'Occupation, il y eut de nombreuses interdictions. Nous devions respecter le couvre-feu qui nous interdisait de sortir le soir et la nuit. De plus, aucune lumière ne devait filtrer des fenêtres car cela pouvait servir de repère aux avions. Les Allemands ont confisqué toutes les armes à feu et tous les postes de TSF. Les fusils devaient être déposés à la mairie. En attendant, ils ont été entreposés dans l'école de la commune. Beaucoup de personnes ont réussi à les cacher pendant toute la durée de la guerre, mais c'était très risqué.

Il y eut de nombreuses réquisitions parmi la population. Les Allemands nous ont demandé des chevaux, de la paille... Ils payaient tout ce qu'ils prenaient. Ceux qui résistaient étaient menacés d'être envoyés en prison.

Quelques sabotages ont été commis par des habitants. Il s'agissait souvent de fils téléphoniques coupés. Le maire devait alors organiser des tours de garde pour faire garder les fils, par des civils de la commune. Néanmoins, c'était assez rare à Flottemanville.

Nous étions soumis à de nombreuses restrictions pour tous les produits de consommation courante. Néanmoins, nous n'avons pas souffert de la faim car, comme nous étions en majorité agriculteurs, nous pouvions consommer les produits de la ferme. Pour acheter tous les produits courants (pain, viande, beurre, sucre, café, vêtements...), on devait aller chercher tous les mois des tickets de rationnement, disponibles en mairie. Il était courant d'échanger des tickets avec d'autres personnes. Certains tuaient aussi des bêtes clandestinement et les vendaient. Des personnes fabriquaient elles-mêmes certains produits : le savon, le café avec de l'orge grillé, de la farine avec leur blé... Certains produits étaient difficiles à trouver, les pneus de vélo, par exemple. On pouvait alors mettre du foin dans la chambre à air, pour dépanner.

L'école fonctionnait normalement pendant l'Occupation. Cependant, quand Cherbourg a été évacué en 1943, des réfugiés sont arrivés dans la commune. Le nombre des enfants scolarisés a donc augmenté à Flottemanville. Il a alors fallu diviser les élèves en deux groupes. Un groupe allait à l'école dans le bâtiment habituel, et l'autre allait chez un particulier. A la fin de la guerre, au moment des bombardements, les cours furent bouleversés car il fallait sans cesse trouver de nouveaux endroits pour faire la classe. Pendant un moment, il n'y eut plus du tout d'école car c'était trop dangereux. L'école ayant été touchée par les bombardements, la rentrée d'octobre 44 s'est passée chez un particulier.

Les chantiers allemands à Flottemanville

Dès leur arrivée, les Allemands ont installé un terrain d'aviation sur le territoire de Flottemanville afin de tenter d'envahir l'Angleterre, projet qu'ils ont rapidement abandonné. Ils avaient alors pris 800 vergées de terre et avait supprimé tous les talus et toutes les haies sur cette surface.

A partir de 1941, de nombreux chantiers furent entrepris par les Allemands, sur le territoire de Flottemanville. Tout d'abord, plusieurs gros projecteurs ont été installés : un sur la Lande, un à la Couperie, un à Heusey et un à la Croix aux Rois. Le soir, quand un avion allié passait dans le ciel, leurs faisceaux lumineux le repérait et facilitait les tirs de la DCA.

A partir de 1943, la construction de rampes de lancement pour des V1 a commencé sur la Lande et à la Croix Rouge.

Pour effectuer ces gros travaux, les Allemands utilisaient l'organisation TODT qui regroupait des travailleurs de toutes nationalités. Ils logeaient dans des baraquements du côté du Quesnay. Certains travaux étaient aussi effectués par des civils de la commune qui étaient choisis par le maire, sur ordre des Allemands.

Les bombardements

Etant donné l'importance des sites stratégiques à Flottemanville, les bombardements furent intenses de la part des Alliés. On dit que 4 000 bombes sont tombées sur la commune. Quelques bombardements qui visaient les rampes de lancement, eurent lieu en mars, avril et mai 44.

Quand il faisait beau, un avion de repérage passait le matin et, l'après-midi, les bombardements commençaient. Les plus importants étaient ceux qui avaient comme objectif les rampes de lancement. Cependant, celles-ci n'ont jamais été atteintes.

Nous étions parfois prévenus de l'imminence d'un bombardement par une sirène ou par des tracs. Il y avait aussi des largages de petits papiers brillants destinés à brouiller les radars.

Malgré l'intensité des bombardements, une seule victime civile fut à déplorer à Flottemanville, une femme, réfugiée dans la commune, tuée par un éclat d'obus, juste avant l'arrivée des Américains. De nombreuses bêtes furent tuées par des bombes et des obus. Des fermes furent partiellement détruites.

Le Débarquement et la Libération :

Nous avons appris le Débarquement du 6 juin 44 par le bouche-à-oreille ou par les Allemands.

Lors de l'avancée des Américains, après le Débarquement, il y eut beaucoup de tirs d'artillerie, qui ont tué de nombreuses bêtes, dans les champs ;

La prise de Flottemanville fut assez mouvementée car la commune se situait sur la ligne d'artillerie allemande qui défendait Cherbourg. Les troupes américaines, qui arrivaient des Pieux, furent arrêtées le 20 juin 44 au Carrefour des Pelles par les tirs de la batterie de canons qui s'y trouvait et par ceux de la Lande. Les Alliés ont alors bifurqué vers Baudienville, la Couperie et le Saussey. Il y eut des combats au corps à corps. Un homme de la commune a indiqué aux Alliés la présence d'un poste de transmission allemand à la Couperie. Ils l'ont alors fait sauter, ce qui leur a donné l'avantage, par la suite. A Frébas, une ferme fut l'objet de combats acharnés entre Allemands et Américains. Sur la Lande, il y eut beaucoup de militaires tués des deux côtés. Certains hameaux, pris entre deux feux, ont eu la visite des soldats allemands, puis de soldats américains, alternativement pendant plusieurs jours. Des groupes d'Allemands se rendaient par moment.

A l'arrivée des Américains dans le bourg, douze Allemands ont été faits prisonniers. Les Alliés en ont choisi six et les ont fusillés. Il y eut aussi des tirs sporadiques.

Nous avons très bien accueilli les Américains. Néanmoins, il n'y eut pas de fête car la guerre n'était pas encore finie. Nous leur offrions souvent de la goutte. Quand Cherbourg fut libéré, les Américains ont entreposé beaucoup de matériel un peu partout, le long des routes, par exemple sur la route du Saussey. Ils devaient décharger tout leur matériel en un temps record pour approvisionner leurs troupes. Nous avons pu récupérer un peu de matériel allemand et parfois quelques chevaux.

La fin de la guerre fut aussi une période difficile pour plusieurs raisons. Des jeunes étaient souvent imprudents et jouaient avec les munitions allemandes qu'ils trouvaient. Il y eut des personnes gravement blessées dans ces circonstances.

L'électricité, coupée en juin 44 n'a été rétablie qu'en mars 45. Les tickets de rationnement ont continué à exister jusqu'en 1947. Il a fallu reboucher les trous de bombe et désamorcer celles qui restaient dans les champs. Les Américains, équipés de bulldozers, ont rebouché les trous et les prisonniers allemands passaient derrière eux avec des pelles pour finir le travail. Certains étaient logés dans une ferme de Frébas. Des Français étaient chargés de les surveiller.

Tous les Flottemanvillais prisonniers en Allemagne sont revenus. Le bilan humain n'est donc pas très lourd dans la commune. Un homme est mort au combat en 1940 et une personne fut tuée lors des bombardements. Néanmoins, beaucoup d'habitants n'ont eut la vie sauve que grâce à beaucoup de chance.